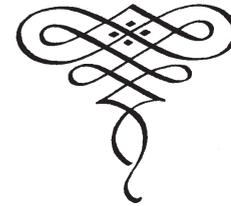


GILLES ORTLIEB

DU MÊME AUTEUR

Brouillard journalier. Obsidiane, 1984.
Petit-Duché de Luxembourg. Le temps qu'il fait, 1991.
Soldats et autres récits. Le temps qu'il fait, 1991.
Gibraltar du Nord. Le temps qu'il fait, 1995.
Poste restante. La Dogana, 1997.
La nuit de Moyeuivre. Le temps qu'il fait, 2000.
Sept petites études. Le temps qu'il fait, 2002.
Place au cirque. Gallimard, 2002.
Les Tramways de Bruxelles. Théodore Balmoral, 2002.
Carnets de ronde. Le temps qu'il fait, 2004.
Meuse Métal, etc. Le temps qu'il fait, 2005.
Au Grand Miroir. Gallimard, 2005.
A eux-mêmes inconnus, sur des photographies de
Jean-François Bonhomme. Le temps qu'il fait, 2006.
Noël à Ithaque. Le temps qu'il fait, 2006.
Des orphelins. Gallimard, 2007.

Sous le crible



carnets

finitude
2008

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR
PAPIER COULEUR JONQUILLE,
NUMÉROTÉS DE 1 A 25.

*Quelques pages de ces carnets ont d'abord paru dans
les revues Po&sic, Rehauts, Théodore Balmoral.*

© Finitude 14, cours Marc-Nouaux à Bordeaux, 2008.

Sur la gauche, parvis de la gare de l'Est
(ou à droite pour la statue de la ville de
Strasbourg, depuis peu nettoyée et
blanchie, qui brandit une clef géante et un sceptre
au-dessus de l'accent circonflexe formé par trente-
six gueules de lions, béantes), l'Hôtel de Lorraine,
aux lettres d'un bleu délavé courant sur la grille du
balcon. Entre le troisième et le quatrième étage, un
panneau à affichage lumineux dont les ampoules
rouges et tremblotantes ont capturé une forme sans
signification. Plusieurs fenêtres sont entrouvertes,
certaines sur un néon cachexique. On imagine le

coin toilette, les serviettes tramées suspendues près du lavabo, les lits défaits.

Le 3 janvier. Leskov: *Le Passionnaire d'une paysanne*, qui ouvre les *Récits de Gostomiel*. Sûrement pas la pire façon de poser le pied dans l'année nouvelle. Une Emma de village, mariée de force — par son frère et par intérêt — à un Grichka Prokoudine qui tient parfaitement son rôle de *Charbovari*. Courant à ses rendez-vous dans les meules de foin au lieu de trajets en fiacre, mais le dénouement ne sera pas moins violent: prison, égarement, asile, déchéance. Quant au mari, « on raconte qu'il a pleuré Nastia quand on la dégelait dans l'isba et qu'on la vidait de ses viscères... »

Pause de midi: le chantier babylonien s'immobilise avec une troublante ponctualité, à croire qu'une sirène à ultrasons, audible des seuls ouvriers, vient de leur enjoindre d'ôter simultanément leur casque, aux conducteurs d'engins d'interrompre la tâche en cours; ce qu'ils font

avec une délicatesse infinie, la pelle dentée venant alors se poser sur le tas de sable ou de gravier de la même façon qu'un chien, après la promenade, vient caler sa tête entre les genoux de son maître en soupirant tout juste.

Par la fenêtre ce matin, et après le très bref éclat de lumière qui semble accompagner l'extinction des réverbères, des voltigements neigeux, les feux binaires des voitures sur le pont, les petites silhouettes, frottées au fusain, des passants — lesquels ne pèsent pas beaucoup plus, à l'œil nu, que les flocons qui en brouillent les contours. Et cette mention, *Horizon froid*, tracée en lettres d'un bleu glacial sur le flanc d'un camion immobilisé au carrefour.

Les tas de terre fraîche s'élevant près des maisons en construction, ou qui en sont encore au stade des fondations. Entre la taupinière et le tumulus. Car c'est aussi, un peu, de cela qu'il s'agit: s'enterrer en surface, histoire de s'aménager un coin confortable où mourir plus tard, à l'abri.

Quelques jours après une première visite sur place, le petit ours brun en peluche, à l'œil énucléé, était toujours affalé, tête en bas, sur l'ordinateur de l'employée du fisc. « Gibbon n'a-t-il pas observé que le pathétique naissait le plus souvent de détails infimes ? » (Borges, à propos de Marcel Schwob).

Oublié sur la table de la cuisine, un flacon de collyre de marque Alcon, « Larmes naturelles II ». On ne saurait mieux dire.

Hébétude. Et ce n'est pas tant le poids de la journée ou de la semaine (vécue comme une répétition, la multiplication par cinq d'une journée identique) que le poids de soi-même sur la semaine, à l'image de la verse sur toute une partie du champ. Au point que, après l'avoir mentalement promené pendant deux jours, j'ai dû reporter jusqu'à ce soir l'instant de noter une chose aussi insignifiante que l'effet étoile fossile

affiché par les écrans de télévision installés depuis peu à l'entrée du bâtiment, et sur lesquels demeure durablement imprimée une sorte de radiographie en couleurs du dernier sac scanné par les agents de sécurité, avec forme et contenu nettement reconnaissables, quoique dessinés dans une matière aussi transparente qu'un cartilage.

Une complicité aussi ténue et incertaine, et néanmoins évidente, que celle qui, dans la pénombre moirée, changeante, d'un cinéma, peut unir deux spectateurs voisins, étrangers l'un à l'autre, découvrant qu'ils sont parfois les seuls à rire devant certaines scènes, à certaines réparties. Séance du dimanche soir : s'affaler dans l'obscurité d'un fauteuil, s'insérer parmi d'autres respirations en attendant de ficher le camp dans le mur coloré d'en face. Dans le mur.

« Ses gestes devenaient des habitudes, et ses habitudes des principes » (Jean Meckert — récemment redécouvert — dans *La Ville de plomb*).

En train, vers une destination ni lointaine ni très dépayssante. Et pourtant, aussi modeste soit-il, le trajet permet de passer l'équivalent d'un linge humide sur l'ardoise du passé récent ; laquelle n'est pas restituée vierge, mais à peu près nettoyée, débarrassée de toute inscription trop voyante. De nouveau prête à accueillir, dans l'ordre, la teinte rougeâtre, couleur brique pilée, des revêtements de quai, les monticules encharbonnés (par paires, comme des seins) d'une théorie de wagons progressant sur un viaduc, les cirés fluorescents de quelques cheminots employés ce matin à des travaux en pleine voie et, plus loin, les robes cannelle d'une demi-douzaine de vaches s'étoilant autour d'un abreuvoir comme les pétales d'une fleur de badiane et quelques rectangles de colza, d'un jaune au-delà du vif, encastrés entre les vignes.

Coup de fil, ce matin, de Jacques Chauviré. Petite voix, essoufflée, ne serait-ce que de parler au téléphone. Propos sur sa santé, encore très fragile

bien que l'alerte soit passée, sur certain état dépressif qui ne rôde jamais bien loin (il en a souffert, beaucoup, autrefois — notamment après l'échec de son roman *La Terre et la Guerre*, dans les années soixante : « ... car je devais continuer à exercer mon métier. J'allais voir mes malades, faire mes consultations comme si de rien n'était, et j'avais l'impression d'accompagner un parfait étranger... »), sur sa perte d'appétit (52 kilos contre 72 vingt ans plus tôt) dans laquelle il semble, sans l'avoir voulu, entraîner sa femme. Manger l'ennuie, préparer les repas plus encore.

Une vache récamier, qui aurait pris pour bergère ou sofa toute la pente du pré.

On interroge le monde (pas trop fort, à mi-voix) et il ne répond pas, naturellement. Un peu de marbre rose dans le ciel, un peu de bruit dans la rue, un peu d'anxiété dans la coupelle de soi. Le tout plutôt incertain, mal assuré. Se construisant et se déconstruisant à mesure, au gré des menues opérations d'une alchimie purement

mentale où une fraction de degré peut faire toute la différence, rompre la chaîne moléculaire des pensées pour les précipiter vers l'état solide ou les vaporiser au contraire — c'est ce qui se produit le plus souvent — en un état gazeux dont il ne subsistera au mieux que la trace d'une trace.

« *On est tous là pour toi/pour partager ta joie/Joyeux anniversaire/on fera tout pour te plaire...* » : chanson préenregistrée, diffusée à répétition dans les Buffalo-Grill au moment du gâteau avec bougies, qu'accompagne une baisse d'intensité des lumières pendant que des écrans de télévision diffusent en boucle des scènes de courses de chevaux, de poursuites en caravanes, des documentaires sépia sur Abraham Lincoln ou sur la faune du désert. Avec niches aménagées dans un paysage de canyons et sur fond de musique cow-boy, tous les membres du personnel, vêtus de chemises à carreaux type western, s'employaient diligemment à parfaire cette illusion de saloon devant un rond-point de la zone industrielle, dans la banlieue de Verdun.

Le réel, éternel vainqueur aux points.

Dans le refus buté de la vie présente, qui nous fait parfois fureter à l'aventure parmi les livres en retard de lecture ou aimés autrefois comme chien des tropiques vaguant le soir près des habitations en quête d'un os à ronger, vient (presque) toujours un moment où, par une sorte de hasard téléguidé, les lectures se rejoignent, se recourent, s'éclairent mutuellement. Tèl récit (de Chalamov, en l'occurrence) fournit la réponse à une question qu'on se posait à propos de tel autre (de Tchekhov, sur les bagnards de Sakhaline). Pour un temps seulement, et qui n'excédera pas celui où l'on se sent, comme chien des tropiques, d'humeur fureteuse et mal rassasiée.

Ce matin, de bonne heure, le personnel du salon de coiffure Fernand au grand complet (soit Fernand soi-même, son épouse, une employée et une toute jeune fille — apprentie, sûrement), tous plongés

dans la lecture de gazettes dont ils tournaient tranquillement les pages, dans l'attente d'une clientèle à qui, en rang d'oignon sur les fauteuils à casque séchoir, ils avaient emprunté sa place.

« Le Rien est mon employeur. Mon poème, la description de sa nuque » (Philippe Denis, dans *Nugæ*).

Compagnies

*Avec un ballast neuf, donc gris encore
(ni rougi, ni rouillé ou oxydé, ni noirci)
supportant son poids de neige évaporée
comme les faitages soutiennent le ciel
ou les canaux leurs reflets de verdure
effrangées; avec les sillons, ornières
de neige, liserons morts, neiges d'hier
et ces plaques blanches sur les hauteurs,
alopécie des collines et des clairières;
avec la campagne décolorée glissant,
courant — au-devant de quoi ? Du givre,
du sel, des feuilles captives dans l'eau
durcie, les spectres du froid et de soi.*

Dimanche 6 mars. Journées de neige intensive, les dernières, parmi la ronde des camions à sel (surmontés d'un gyrophare, comme les ambulances) : de l'éclat de mica parachuté en nombre dans l'embrasure de la fenêtre aux paquets glissant sur les toitures ou s'effondrant des branches avec un bruit si étouffé qu'il ferait plutôt penser à des petits tassements, ponctuels et localisés, de silence. Toutes les gradations imaginables entre la neige goudronneuse des trottoirs, celle qui vient se plaquer sur les troncs, côté vent, et des blancheurs plus ou moins diaphanes selon que la chute date de l'avant-veille ou du matin même. Tombant d'autres fois en pluie verticale et blanche, et interdisant qu'on lui prête aucun état d'âme. Bref, tout un feuilleton neigeux, aux épisodes multiples, et qui se prolonge rarement aussi tard dans l'année. Quelque chose de rassurant, malgré tout, dans cette omniprésence ouatée — et tenant peut-être uniquement au fait que, comme pour un piano emballé dans une couverture, la plupart des angles se trouvent momentanément adoucis, rognés.